

Romantic Suspense



JULIE ANN WALKER

Forces d'élite - 2
Au prochain virage



POUR elle

FORCES D'ÉLITE – 2

AU PROCHAIN VIRAGE

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

FORCES D'ÉLITE

1 – Au cœur de l'enfer

N° 10727

JULIE ANN
WALKER

FORCES D'ÉLITE – 2

Au prochain virage

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec*



Titre original
IN RIDES TROUBLE

Éditeur original
Sourcebooks Casablanca, an imprint of Sourcebooks, Inc., Illinois

© Julie Ann Walker, 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2014

*À mon agent d'enfer, Nicole Resciniti.
Tu m'as offert la possibilité de poursuivre mes rêves
en restant à mes côtés tout au long du chemin.
Tous les mots du monde ne suffiraient pas
à exprimer ma gratitude.
Je me contenterai donc de dire
une seule chose : tu es la meilleure.
Ce livre est le tien autant que le mien.*

Remerciements

En premier lieu, je voudrais offrir un grand baiser littéraire à mon merveilleux mari pour son soutien, ses encouragements et son approbation enthousiaste – même si parfois son regard se fait lointain – quand je me lance dans d’interminables tirades sur le moindre détail de ma carrière d’écrivain. Je n’aurais rien pu faire sans toi, mon chéri. Tu es mon roc et mon inspiration. (Si vous voyez ce que je veux dire.)

Ensuite, j’aimerais saluer Sean Flynn pour son remarquable article « Pirates in Paradise » paru dans le numéro de mai 2010 de l’édition américaine du magazine *GQ*. Cet article était si bien écrit et si riche en informations qu’il m’a inspiré le sujet de ce livre. Vous êtes un grand, Sean. Aucun doute là-dessus.

Et enfin, merci à tous nos combattants, hommes et femmes, ceux qui portent l’uniforme comme ceux qui n’en portent pas. Vous protégez notre liberté et notre mode de vie pour que nous ayons une chance de vivre le rêve américain.

*« Plongez les yeux dans ceux d'un soldat et
vous saurez ce qu'il a vu de la guerre. »*

William HENRY

Prologue

Frank « Boss » Knight gara son Hummer devant la pauvre bâtisse en préfabriqué et leva les yeux vers l'enseigne en bois peinte à la main fixée au-dessus de la porte : « Les Bécanes Boostées de Becky ».

— Une chose est sûre : on va changer le nom.

— Quoi, trop d'allitérations à ton goût ? plaisanta Bill Reichert depuis le siège passager.

Il défit sa ceinture et ouvrit la portière. Une bourrasque hivernale glacée s'engouffra à l'intérieur du véhicule, incitant Frank à saisir son bonnet noir sur le tableau de bord. Il l'ajusta prestement sur son crâne et ses oreilles avant de remonter la fermeture Éclair de sa parka jusqu'au menton.

Si ce plan s'avérait viable, s'habituer aux hivers de Chicago demanderait sans doute un temps d'adaptation. Cela dit, ces températures arctiques seraient un petit prix à payer en échange d'une couverture solide et sérieuse pour sa nouvelle entreprise de sécurité. Et l'idée de rejoindre la petite sœur de Bill dans son affaire de Harley customisées en se faisant passer pour des mécaniciens et des fous de motos constituait une couverture géniale pour les types qu'il avait

recrutés au sein des diverses branches de l'armée. D'autant plus que la plupart d'entre eux étaient massifs, tatoués et – une fois la coupe militaire réglementaire devenue un lointain souvenir – assez chevelus pour avoir l'air d'une bande de Hell's Angels.

Il sortit du Hummer et rentra la tête dans les épaules pour affronter les gifles glaciales du vent. Les mains calées au fond des poches, il se dirigea péniblement vers la porte d'entrée en empruntant le chemin que quelqu'un avait déblayé dans l'épaisse couche de neige.

De son pouce ganté, Bill appuya sur la sonnette. Cinq secondes plus tard, un bruit familier se fit entendre derrière la porte métallique et les poils se dressèrent sur la nuque de Frank.

Comment sait-on qu'on fait ce métier depuis trop longtemps ? Quand on reconnaît le cliquetis de la chambre d'un calibre 45 à un mètre de distance.

— Qui c'est ? demanda une voix grave et méfiante depuis l'autre côté du panneau.

— T'avais pas dit qu'elle était au courant de notre visite ? siffla Frank par-dessus l'épaule de Bill.

— Si, répondit celui-ci avec un sourire. Mais elle sait aussi qu'on n'est jamais trop prudent dans ce quartier.

Difficile de prétendre le contraire. Les graffitis et les tags qui recouvraient la moindre surface verticale sur six pâtés de maisons à la ronde faisaient savoir qu'ils se trouvaient au cœur du territoire d'un gang. Les Seigneurs du Vice régnaient sur cet endroit et tenaient à ce que tout le monde soit au courant.

— Ouvre cette putain de porte, espèce de macaque ! On se caille les parties ici ! lança Bill en élevant la voix pour couvrir les stridulations du vent.

Là aussi, difficile de prétendre le contraire. Frank aurait été bien en peine d'expliquer à ses bijoux de famille pourquoi il n'avait pas mis un caleçon en Thermolactyl ce matin, préférant enfiler son pantalon à même la peau.

Grosse erreur. Énorme, même.

Le genre qu'il ne referait pas de sitôt.

La porte d'entrée s'ouvrit avec un grand bruit métallique et ils se retrouvèrent face à un rouquin gigantesque qui aurait paru plus à sa place sur un ring vêtu d'un masque et d'un justaucorps et prêt à abattre une chaise pliante sur le dos de son pauvre adversaire.

Frank pouvait presque entendre le présentateur hurler « préparez-vous, ça va castagner ! ».

Bill s'avança sur le seuil et fit signe à Frank de le suivre.

— Manus, dit-il, je te présente Boss. Boss, voici Manus. Ses frères et lui assurent la sécurité de ma sœur.

Frank attendit que Manus ait rangé son pistolet avant de s'avancer prudemment à l'intérieur du petit vestibule carrelé. Les murs étaient recouverts de plaques minéralogiques rouillées et, une fois la porte refermée derrière lui, des effluves d'huile de moteur et de métal chauffé lui agressèrent les narines.

Un grand sourire apparut sur le visage constellé de taches de rousseur de Manus.

— C'est toi le mec qui veut s'associer à Becky ? Investir du fric et apprendre à monter des bécanes ? demanda-t-il en serrant la main à Frank.

Ouais, c'était le prétexte qu'ils avaient invoqué pour venir jeter un coup d'œil sur place...

— Je n'ai encore rien décidé, répondit-il sans s'engager.

Le sourire de Manus s'élargit encore un peu plus.

— Ça, c'est parce que t'as pas encore vu les motos de Becky, s'enorgueillit-il. Un seul coup d'œil dessus et tu voudras lui filer toutes tes économies et apprendre tout ce qu'elle sait.

Frank haussa une épaule comme pour dire « on verra » et se tourna vers Bill qui ouvrait la seconde porte, en verre celle-là.

Ses oreilles furent immédiatement assaillies par un puissant vacarme. Les pulsations bruyantes d'un morceau de hard rock rivalisaient avec les gémissements aigus du métal en cours de façonnage. Il résista à l'envie de se fourrer les doigts dans les oreilles et suivit Bill à l'intérieur du garage en contournant au passage quelques appareils visiblement high-tech.

Et puis il oublia complètement ses tympans malmenés.

Son regard venait de se poser sur la plus belle et la plus incroyable moto qu'il eût jamais vue, sanglée sur une plate-forme élévatrice. La peinture bleu électrique qui décorait le réservoir et les garde-boue chatoyait de reflets iridescents sous la lumière crue venue du plafond. L'engin arborait un double pot d'échappement très élaboré, un guidon hyper-rehaussé et une fourche avant si ouvragée qu'on frôlait le fantasque.

Bref, une œuvre d'art.

À côté, le travail de restauration que Frank avait effectué sur sa Harley-Davidson FL de 1952 lui faisait l'effet d'un boulot d'amateur.

Et à l'instant même où il songeait que rien ne pourrait l'impressionner plus que cette machine, le fracas métallique s'apaisa et une jeune femme émergea de

derrière la moto, une ponceuse dans une main et un serre-joint dans l'autre.

Frank faillit en avaler sa langue.

Ça ne pouvait pas être...

Et pourtant si. Car à l'instant où elle les aperçut, la jeune femme poussa une exclamation de joie, éteignit d'un geste la musique qui jaillissait des haut-parleurs d'un gros radiocassette vieillot et laissa tomber ses outils sur la plate-forme pour sauter dans les bras de Bill. Elle le serra très fort contre elle et l'embrassa sur la joue avec un « smack » sonore qui parut d'autant plus retentissant dans le silence soudain de l'atelier.

Rebecca « Rebelle » Reichert, la petite sœur de Wild Bill.

Et petite était le terme approprié. Frank était prêt à manger ses bottes de moto pour le dîner si cette fille dépassait le mètre cinquante cinq.

Il n'aurait pas su dire à quoi il s'était attendu de la part d'une femme dirigeant son propre atelier de choppers. Mais en tout cas pas à ces longs cheveux blonds rassemblés en queue-de-cheval, ces yeux marron expressifs aux cils soyeux et ce visage de jolie fille nature qui se trouvait constituer sa faiblesse personnelle en matière de femmes.

Il y avait quelque chose dans ce look tout en simplicité à l'américaine qui le mettait systématiquement à genoux.

Bref, il était scié.

Bill finit par la reposer par terre et elle vint se poster devant Frank, ses mains fines et couvertes de cambouis posées sur les hanches de son jean. Pour une raison inexplicable, il se crut obligé de redresser le dos. Sans doute parce qu'elle avait dans le regard la même lueur implacable que l'intraitable sergent

instructeur de Frank à l'époque où il avait commencé sa formation en tant que troufion.

Elle inclina la tête et sa queue-de-cheval glissa le long de son épaule telle une corde lisse et dorée.

— Bon... Vous devez être l'indomptable Frank Knight. Billy m'a très peu parlé de vous.

Et cette voix. Douce et rauque. Le genre qu'on ne s'attendait à entendre que dans le secret des alcôves.

— Tout le monde m'appelle Boss, parvint-il à grogner.

— Je pense que je vais m'en tenir à « Frank », répondit-elle avec un clin d'œil.

Pour une raison inconnue, un tic nerveux s'empara de la paupière de Frank.

— Après tout, poursuivit-elle, il ne peut y avoir qu'un seul patron par ici, et c'est moi. Alors comme ça, je crois comprendre que vous voulez tenter votre chance dans la création de bécane ?

— C'est ce que j'envisage.

Il ne put s'empêcher de noter la jolie courbure du bout de son nez ou la façon dont ses petits seins déformaient le tissu de son tee-shirt à manches longues taché de peinture.

Bon Dieu, mec, reprends-toi !

Elle hocha la tête et lui passa devant pour se diriger vers l'entrée.

— Dans ce cas, allons jeter un coup d'œil à la bécane que vous avez apportée, histoire de voir si vous avez le moindre talent.

Pendant une fraction de seconde, Frank s'autorisa à admirer sa démarche chaloupée avant de se forcer à fixer un point au-dessus de sa tête tandis qu'il lui emboîtait le pas au milieu des machines. Bill était juste derrière lui, ce qui l'aidait à rester concentré, si l'on peut dire. Il n'avait absolument aucune envie

d'être surpris en train de mater la petite sœur de son collègue.

Le genre de faux pas qui pourrait avoir des répercussions catastrophiques. Surtout pour qui ne voulait pas recevoir le quarante-cinq fillette de Bill dans le derrière.

Du côté des portes vitrées, Rebecca saisit un épais bleu de travail de couleur rose suspendu à un crochet. Elle l'enfila en sautillant d'un pied sur l'autre et remonta la fermeture Éclair jusqu'en haut. Après quoi elle enfila le bonnet mauve pétard suspendu à un autre crochet.

Elle était ridicule. Et féminine. Et carrément mignonne.

Frank serra les dents en prenant soin de se rappeler trois choses. Un, elle était beaucoup trop jeune pour lui. Deux, si tout se passait bien, et malgré ce qu'elle pensait à présent, il allait devenir son patron. Et trois, il avait promis de ne pas...

— Quelle somme vous prévoyez d'investir ? demanda-t-elle en interrompant le fil de ses pensées.

Elle poussa les portes et s'avança dans le vestibule.
Autant que nécessaire.

— On en reparlera dans un instant, dit-il.

Il retint son souffle en attendant de voir comment elle allait réagir devant sa réponse et son ton autoritaire. Une forme de test pour déterminer s'ils avaient bon espoir de pouvoir travailler ensemble.

Elle le dévisagea pendant une longue seconde et ses yeux marron parurent sonder l'intérieur de son crâne. Puis elle haussa les épaules :

— Comme vous voudrez.

Lorsqu'elle ouvrit la porte menant vers l'extérieur, Frank fut de nouveau contraint de rentrer la tête dans les épaules pour faire face au vent glacé. Tous

les trois s'avancèrent dans la neige jusqu'à la petite remorque fermée attachée à l'arrière du Hummer. De ses doigts déjà engourdis de froid, Frank sortit les clés de sa poche. Il avait à peine ouvert la remorque que Rebecca se hissait à l'intérieur, sans attendre d'y être invitée.

Bill et Frank ne purent que la suivre et la regarder faire le tour de la moto restaurée pour finir par s'accroupir au niveau du pot d'échappement.

— T'as fait tout le boulot toi-même ? demanda-t-elle avec la familiarité de l'expert s'adressant au novice.

La moto dont il était si fier trente minutes plus tôt lui semblait désormais moche et dénuée d'imagination par rapport à celle qu'il avait vue dans le garage.

— Oui, admit-il.

Il n'en revenait pas de se sentir aussi nerveux. Comme si c'était elle qui pouvait décider qu'elle ne voulait pas travailler avec lui.

— Tes soudures sont complètement merdiques, annonça-t-elle en faisant courir un doigt le long de l'une d'entre elles dont il était jusqu'à cet instant franchement satisfait. Mais t'es bon mécanicien, ça se voit. Et c'est ce dont j'ai vraiment besoin en ce moment, de mécanos qui se démerdent.

Elle se redressa et lui fit un clin d'œil avant d'ajouter :

— Et puis, ça pourrait être cool d'avoir tous les jours sous les yeux un beau mec grand et fort dans ton genre. Un truc classe à regarder dans les moments où ma muse me laisse tomber.

Il ouvrit la bouche... mais aucun son n'en sortit. Il ne put que la dévisager, les yeux écarquillés tel un hibou frappé de stupeur.

Bon Dieu, était-elle en train de flirter avec lui ?

La nécessité de trouver quelque chose à répondre lui fut heureusement épargnée – *merci mon Dieu !* – quand Bill intervint :

— Arrête, Becky, grommela-t-il. Ce n'est pas le bon moment et Boss n'est clairement pas le bonhomme pour ça.

Elle haussa les sourcils et se tourna vers Frank, un air interrogateur sur le visage.

— Ah non ?

Il avait enfin retrouvé l'usage de la parole.

— Non.

Il accompagna sa dénégation par un geste emphatique de la tête tout en tâchant de ravalier ses poumons qui avaient trouvé le moyen de lui remonter dans le gosier.

— Bon, vous n'allez pas reprocher à une innocente jeune fille de tenter sa chance, répondit-elle comme si ce refus la laissait totalement de marbre.

Elle lui tendit la main.

— C'est d'accord, cher partenaire. Enfin, quand je saurai exactement combien tu comptes investir.

— Bill te recontactera pour tous les détails, dit-il.

Une nouvelle dérobade. Il lui serra brièvement la main, plus pressé de quitter les lieux qu'il n'aurait bien voulu l'admettre.

De nouveau, Rebecca inclina la tête sur le côté. Ce petit geste qui faisait glisser sa queue-de-cheval le long de son épaule. Elle l'observa pendant un long moment et il songea que son palpitant en folie lui serait sans doute ressorti par la bouche si ses poumons n'avaient pas déjà bloqué le passage.

Puis elle haussa les épaules.

— Très bien. Joue-la mystérieux si c'est ton truc. Je m'en fous pas mal tant que le fric est là.

Et sur ces mots, elle sauta à bas de la remorque. Frank fit un pas en arrière pour la regarder repartir dans la neige jusqu'à la porte de son atelier. Il attendit qu'elle soit rentrée pour se tourner vers Bill :

— Tu es sûr qu'elle est fiable ? Elle me paraît un peu impulsive.

Impulsive, arrogante, audacieuse et... bien trop mignonne pour son propre bien.

Bill sourit, les bras croisés.

— Malgré ce que son attitude peut suggérer, Becky est tout à fait fiable. On pourra compter sur elle pour garder le secret. Tu as ma parole.

— Et d'un point de vue hiérarchique ? Comment elle va réagir en comprenant que c'est moi qui commande ?

Bill posa une pogne épaisse sur l'épaule de Frank.

— Tu gèreras ça très bien, Boss. Je n'en doute pas.

Frank aurait aimé partager la même certitude. Car s'il y avait une chose pour laquelle il était doué, c'était bien de repérer les problèmes à des kilomètres.

Et Rebecca Reichert ?

Elle avait le mot **PROBLÈME** tatoué en majuscules en travers du front...

1

Trois ans et demi plus tard...

Des pirates.

Waouh. Pas le genre de truc qu'on voit tous les jours.

Telle fut la première pensée de Becky en se courbant pour passer la porte basse du *Serendipity*, un catamaran de trente-huit pieds de long, et émerger sous le soleil brûlant de l'équateur. Sa deuxième pensée, plus appropriée sans doute, fut *oh merde !*

Eve – sa vieille amie et la propriétaire du *Serendipity* – tituba en arrière de surprise, un regard d'horreur braqué sur les trois hommes crasseux et pieds nus qui brandissaient leurs antiques AK-47 avec l'air de savoir s'en servir. Quatre autres individus, tout aussi maigres et échevelés, se tenaient sur un skiff branlant relié par des cordages à la poupe du *Serendipity*.

D'accord... Visiblement, elles avaient joué un peu trop fort leurs morceaux préférés, au point que les décibels avaient couvert le bruit rauque du vieux moteur de l'esquif des pirates arrivant derrière elles.

— Eve... murmura Becky malgré la sucette Dum Dum à la cerise qu'elle avait dans la bouche. Reste calme, d'accord ?

Son cœur battait la chamade contre sa cage thoracique et des fourmis invisibles rampaient par centaines sur son front.

Ouais. Garder son calme était essentiel. Le calme éviterait à une fille de se retrouver au fond des abysses coincée sous un coffre au trésor ou écrasée sous le corps d'un homme en sueur qui ne connaissait pas le sens du mot « non ».

Comme Eve ne répondait pas, Becky jeta un coup d'œil à son amie et remarqua que la pauvre avait un teint violet digne d'une aubergine.

— Eve, respire ! souffla-t-elle avec dans la voix toute l'urgence qu'elle pouvait se permettre sans risquer de faire réagir un pirate déjà nerveux qui n'attendait sans doute qu'une occasion de presser la détente.

La gorge desséchée d'Eve émit un borborygme et sa poitrine se gonfla sous l'effet d'une respiration tremblante.

Bon. Problème numéro un : Eve menaçant de s'effondrer, asphyxiée. Réglé.

Problème numéro deux : être prises en otage par des pirates. Là, il allait falloir faire preuve d'un peu plus de créativité.

Elle se triturait la cervelle à la recherche d'une porte de sortie quand elle entendit, provenant de la cabine, le chanteur Jimmy Buffett qui susurrait : « *Yes I am a pirate. Two hundred years too late*¹ ».

Sérieusement, Jimmy ? T'as pas mieux à me chanter, là ?

1. « Oui je suis un pirate. Deux cents ans trop tard » (N.d.T.)

En temps normal, elle aurait été la première à apprécier toute l'ironie de la situation. Malheureusement, les circonstances étaient loin d'être normales.

Le plus jeune et le plus petit des pirates – il avait un bandeau sur l'œil... *sans blague ? !* – lui décocha un regard peu amène et elle leva les mains en l'air, paumes visibles, dans un geste universel qui signifiait « je ne suis pas armée et je vais coopérer ». Mais ce bref coup d'œil fut tout ce qu'il lui concéda avant de reporter son attention sur Eve.

Becky se tourna à son tour vers son amie et... oh non. Oh merde.

— Eve... Doucement, tout doucement, je vais te demander de poser le couteau sur le pont et de l'écarte-ter avec ton pied.

Elle avait pris soin d'employer une intonation tranquille et paisible. Les pirates gagnaient leur croûte en rançonnant les bateaux et leurs occupants. Si elle parvenait à empêcher Eve de faire une bêtise – comme, disons, se jeter sur des pirates lourdement armés en brandissant un simple couteau – elles avaient de bonnes chances de s'en sortir vivantes.

Malheureusement, Eve semblait avoir cessé de l'écouter.

— Eve ! insista Becky. Pose le couteau. Lentement. Et écarte-le loin de toi.

Cette fois, elle fut entendue.

Eve baissa les yeux vers la lame longue et fine qu'elle tenait entre ses doigts crispés. À en juger par la brève lueur de confusion qui passa dans son regard, il était évident qu'elle n'avait pas eu conscience d'avoir toujours à la main le couteau dont elle s'était servie pour découper la bonite pêchée pour leur déjeuner. Mais elle comprit bien vite ce qui

risquait de se passer, et son expression abasourdie se fit soudain terriblement désespérée.

Becky renonça à ses tentatives pour rester mesurée.

— N’y pense même pas ! aboya-t-elle.

Deux des hommes sur le pont tournèrent vers elle leurs têtes hirsutes. La crosse en bois de leur arme automatique vint se caler au creux de leur épaule malingre tandis que l’œil noir et malfaisant des canons de kalachnikovs se braquait sur le cœur battant de Becky.

— On se pointe pas avec un couteau dans une baston où les autres ont des flingues... Tout le monde sait ça, murmura-t-elle en levant plus haut les mains.

Sa gorge lui semblait soudain plus sèche que les dunes du Sahara. Du coin de l’œil, elle vit Eve se pencher lentement en avant. Le bruit de la lame heurtant le bois du pont parut merveilleusement doux aux oreilles de Becky.

— Écoutez les gars...

Elle s’adressa au groupe et se sentit infiniment reconnaissante en voyant s’abaisser les fusils aussi anciens que redoutables. C’était le truc avec les AK, lui avait un jour dit Billy : ils vous tressautaient entre les mains comme un jeune mustang et n’étaient pas plus compliqués qu’un exercice de maths niveau maternelle mais ils étaient capables de tirer même avec le canon plein de sable. Difficile de critiquer les Russes sur la fiabilité de leurs armes. Ce qui, dans la situation présente, n’était pas à l’avantage de Becky. Vraiment pas.

— Ces eaux appartiennent aux Seychelles, dit-elle. Vous n’avez pas d’autorité ici.

— Non, non, non, répondit le petit pirate au bandeau dans un anglais à l'accent marqué. Nous seule autorité sur l'eau. Nous pirates somaliens.

— Mon Dieu... s'étrangla Eve en portant une main tremblante à sa gorge.

Becky vit ses yeux se révolter.

— Ne t'avise pas de t'évanouir, Evelyn Edens ! ordonna-t-elle.

Son cerveau menaçait d'exploser à la simple pensée de ce qui pourrait advenir d'une belle jeune femme inconsciente entre les mains de pirates somaliens au milieu de l'océan Indien.

Eve tituba mais parvint à rester debout sur le pont qui oscillait doucement.

Bon, ça irait.

— Nous n'avons pas d'argent. Et nos familles non plus, déclara Becky.

Ce qui était vrai, du moins en ce qui la concernait. Eve, par contre, était riche comme Crésus. Par chance, les pirates n'avaient aucun moyen de le savoir.

— Vous n'aurez pas de rançon intéressante avec nous. Ça vous coûterait plus cher de nous loger et de nous nourrir que ce que vous pourriez recevoir de nos familles. Et ce bateau a plus de vingt ans. Il ne vaut pas le coût en carburant pour le ramener jusqu'en Somalie. Laissez-nous partir et on oubliera l'incident.

Le jeune pirate secoua la tête.

— Non, non, non, dit-il.

Apparemment, les termes négatifs de son vocabulaire allaient toujours par trois. Une lueur d'excitation brillait dans son unique œil noir, et Becky remarqua qu'un faux diamant assez kitsch avait été

collé au centre de son bandeau. Elle pensa au pirate Willy le Borgne dans *Les Goonies*.

De mieux en mieux ! songea-t-elle.

— Vous américaines. Amérique paie beaucoup argent.

Son sourire réjoui laissait voir des dents jaunies et plantées de travers. Waouh ! Becky aurait parié son arc à souder préféré que ces quenottes n'avaient jamais vu une brosse à dents ou un tube de dentifrice.

Becky lâcha un reniflement méprisant ; elle n'avait pas pu s'en empêcher. Ce petit gars se faisait des illusions.

— Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais la politique du gouvernement américain est de ne jamais négocier avec les terroristes.

Willy le Borgne éclata de rire en rejetant la tête en arrière, ses côtes douloureusement visibles sous l'épiderme sombre de son torse.

— Nous pas terroristes. Nous pirates somaliens.

Bonnet blanc et blanc bonnet.

— C'est pareil, murmura-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil aux autres hommes qui affichaient l'expression vigilante mais légèrement lointaine de ceux qui ne comprenaient pas un mot de ce qui se disait.

D'accord, Willy était le seul à parler anglais. Elle n'arrivait pas à savoir si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

— Pas terroristes ! s'écria-t-il en postillonnant. Pirates !

— D'accord, d'accord, répondit Beck sur un ton d'apaisement en ravalant ses commentaires sarcastiques. Vous êtes des pirates, pas des terroristes. Compris. Ça ne change rien au fait que notre gouvernement ne vous offrira rien d'autre qu'une grosse

volée de plombs. Et nos familles n'ont pas d'argent pour vous payer.

— Oh, ils paient, rétorqua Willy en exposant ses dents couleur d'urine. Ils paient toujours.

Ce qui, malheureusement, était sans doute vrai. Les gens trouvaient toujours l'argent – en y mettant tout ce qu'ils avaient et souvent aussi des sommes qu'ils n'avaient pas – quand la vie d'un proche était en jeu.

Il vint se poster à côté d'elle et la détailla de la tête aux pieds ; elle sentit un frisson de dégoût lui remonter l'échine.

— Alors on va vers Somalie maintenant, annonça-t-il.

Becky aurait préféré avaler sa langue plutôt que d'admettre à voix haute la pensée qui lui vint. Parce que, pendant trois ans et demi, le grand couillon l'avait soigneusement tenue à distance bien qu'elle fût légèrement amoureuse... d'accord, franchement amoureuse... de lui. Mais impossible de nier la vérité : elle aurait voulu que Frank soit là.

Car, conformément à ce qu'il lui avait prédit, elle avait réussi à se fourrer dans un énorme pétrin dont elle n'avait aucune chance de s'échapper. Et elle détestait l'idée de lui avoir donné raison.

Salle de briefing à bord du destroyer USS Patton de la marine américaine, six jours plus tard...

Parfois, Frank détestait qu'on lui donne raison.

Pour la énième fois, il parcourut les plans détaillant le sauvetage de Becky et Eve. Il refusait que cette opération connaisse le moindre hic. Pas avec la tête de Becky posée sur le billot.

— Bon, Bill, dit-il, il semble que ta petite sœur ait fini par se fourrer dans un énorme pétrin. J'ai toujours su que ça arriverait.

Ses rangers couleur sable appuyées sur le bord de la table, Bill feuilletait d'un air placide un exemplaire écorné des *Raisins de la colère* comme si sa sœur n'était pas aux mains d'une bande de pirates somaliens armés jusqu'aux dents.

Incroyable.

Mais c'était Bill tout craché. Ce salopard était l'image même de la sérénité, en toutes circonstances, même plongé jusqu'aux couilles dans les entrailles électroniques d'une bombe artisanale. Raison pour laquelle, deux heures après avoir pris la décision d'ouvrir sa boîte privée, Frank avait recruté Bill auprès de la section Alpha. Le commandant de ladite section ne lui avait toujours pas pardonné ce coup bas, mais Frank s'en moquait pas mal. Une seule chose comptait à ses yeux : dans la communauté des forces spéciales, tout le monde savait qu'en matière de trucs qui font « boum » nul n'arrivait à la cheville de Wild Bill Reichert.

Et Frank avait décidé de n'accepter que les meilleurs – l'élite de l'élite – au sein de Black Knights Inc.

— C'est pas comme si elle avait fait exprès de croiser la route de pirates somaliens, Boss, murmura Bill avant d'humecter son doigt pour tourner la page de son livre.

— Je me fiche de savoir si elle l'a ou non fait exprès, répondit Frank. (Il frôlait l'anévrisme rien qu'à l'idée de Becky livrée à ces brutes féroces.) Le fait est qu'elle aurait dû avoir assez de jugeote pour ne pas naviguer dans ces eaux, termina-t-il.

— Les eaux seychelloises sont considérées comme sûres. Les écumeurs des mers n'avaient jamais

attaqué un navire aussi près de l'île de l'Assomption. On peut donc raisonnablement imaginer que ces femmes se sentaient parfaitement en sécurité, intervint Jamin Agassi d'une voix éraillée.

Frank tourna la tête vers l'une des plus récentes recrues de Black Knights Inc. et, une fois de plus, il fut pris d'une bouffée d'inquiétude. Comment faire confiance à un type qui employait des mots comme « seychelloises » et « écumeurs des mers » ?

Sans compter que le surnom d'« Angel » que lui avait donné Becky sous prétexte qu'il avait des traits tellement parfaits que c'en était presque surnaturel n'arrangeait en rien les choses. Évidemment, les opérations chirurgicales qu'il avait subies après avoir quitté le Mossad israélien et avant que l'Oncle Sam décide de le dissimuler dans les rangs des Black Knights de Frank avaient sans doute quelque chose à voir avec la perfection de son visage.

Beau gosse à la noix.

Ce qui ne faisait que rappeler à Frank tous ces satanés beaux mecs qui bossaient pour lui. Ceux qui étaient déjà en mission quand la demande de ranson de Becky était arrivée, l'obligeant à faire le trajet jusqu'à l'USS *Patton* uniquement flanqué de Bill et du PDN (acronyme militaire chaleureux pour désigner le « putain de nouveau »).

— D'accord, les eaux *seychelloises* n'avaient pas connu d'attaque d'*écumeurs des mers* avant. Mais des navires militaires venus d'un peu partout dans le monde ont renforcé leurs patrouilles et sécurisé les voies commerciales autour du goulot d'étranglement du golfe d'Aden. Tout bonhomme doté d'un minimum de matière grise te dira que ça n'a fait que repousser les pirates plus au sud de la corne de l'Afrique. Logiquement, ce n'était qu'une question de

temps avant que les Seychelles et Madagascar connaissent leurs premiers actes de piraterie.

Et tac ! Ne pas avoir le vocabulaire le plus étendu du monde ne voulait pas forcément dire qu'on était un imbécile. Frank savait une chiée de trucs sur un paquet de conneries, même si son franc-parler et son usage généreux, dans ses bons jours, de termes plus adaptés aux poissonniers qu'aux enfants de chœur laissaient penser le contraire.

— C'est pas vraiment leur faute, tu sais, fit tranquillement remarquer Bill sans détourner les yeux du livre dont il tourna une autre page.

— Mais bien sûr que si !

Frank leva les bras au ciel puis grimaça comme ce mouvement soudain réveillait une méchante douleur dans son épaule mal en point. Bon sang, ça craignait vraiment de vieillir.

— Ta sœur n'avait pas besoin de prendre ce congé à la con à l'autre bout du monde dans ces eaux potentiellement infestées de pirates. Si elle avait envie de sable et de soleil, je connais de très belles plages en Floride et en Californie. En territoire américain ! insista-t-il.

Il fit pivoter plusieurs fois son épaule puis récupéra son fidèle flacon d'ibuprofène dans la poche à fermeture Éclair de son short en toile.

Ces derniers temps, il ne se déplaçait jamais sans ses antidouleurs.

Chienlit.

Un constat amer qui le poussait à se demander si la prochaine étape impliquerait la prise régulière de psyllium et de petites pilules bleues. Rien que l'idée le mettait en rogne.

— Je ne parlais pas de Becky, expliqua Bill. Même si tu sais aussi bien que moi qu'un simple petit

week-end en balade sur une plage de Floride ou de Californie ne lui aurait pas suffi. Elle avait besoin de s'isoler, de partir *loin*, pour se vider la tête.

Bon Dieu ! Pourquoi étaient-ils tous contre la décision de Frank d'empêcher Becky de risquer sa vie en devenant un agent de terrain ? Avaient-ils perdu la boule ?

Visiblement oui. Parce que avant qu'il découvre le pot aux roses et mette son veto, quelques-uns des Black Knights avaient formé Becky – après qu'elle les eut honteusement flattés, sans doute – à des activités aussi douteuses que le piratage informatique, le tir de précision, le maniement des explosifs, les techniques d'investigation du FBI... et Dieu seul savait quoi d'autre. Une trahison pour laquelle Frank mijotait encore des formes particulièrement créatives de vengeance contre ses hommes.

Becky était censée leur fournir une couverture officielle, rien de plus. Point final.

Bien entendu, elle en était venue à représenter beaucoup plus à ses yeux. Sa bête noire et son fantôme inavouable réunis en une seule et unique personne.

— Quand je disais que ce n'était pas leur faute, je parlais des pirates, reprit Bill.

Quoi ?

Frank se figea, deux cachets d'antidouleurs à mi-chemin de sa bouche.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Bien sûr que ces pirates sont en faute.

— Je ne vais pas prétendre qu'ils sont tout blancs, mais ça fait vingt ans que la Somalie n'a plus de gouvernement fonctionnel, expliqua Bill en posant un doigt rugueux sur son livre pour marquer sa page. Résultat, son industrie de la pêche a été pillée par les

étrangers. Sans oublier le tsunami de 2004 qui a balancé des tonnes de déchets toxiques sur les côtes du pays.

— La mer vert-morve, la mer serre-burettes, murmura Angel.

C'est quoi son délire ? se demanda Frank.

Bill tourna vivement la tête, une expression stupéfaite sur le visage.

— Tu cites *Ulysse* ?

Angel haussa les épaules.

— Ça m'a semblé approprié.

D'accord, donc ils étaient en train de parler d'un bouquin ? Là, maintenant ?

— Bon, on peut revenir à notre affaire, bordel ? rugit Frank, incrédule.

— Oui, dit Angel. Ce que veut dire Bill, c'est qu'à cause de la pollution et de la pêche non régulée, les premières manifestations de piraterie le long des côtes constituaient une forme d'autopréservation. Des gens ordinaires protégeant leur unique ressource économique : la mer.

— Exactement, approuva Bill avec un signe de tête à l'intention de l'ancien du Mossad.

Frank avala les comprimés qu'il avait à la main sans prendre la peine de les faire passer avec une gorgée d'eau.

— Génial ! Carrément génial ! De tous les Black Knights potentiellement dispos entre deux missions, il a fallu que je tombe sur Platon et Aristote. Et je vous préviens que si vous continuez à opiner du chef à chaque fois que l'autre dit un truc, je vais finir par vous offrir des tenues coordonnées.

Il aurait éventuellement pu comprendre qu'Angel soit en mesure de se dissocier du contexte assez longtemps pour adopter une vue d'ensemble dépassionnée

sur la situation. Mais Bill ? Sa petite sœur était aux mains de pirates somaliens depuis presque une semaine !

— Ce qui ne veut pas dire que je ne les enverrai pas *ad patres* et vers les bras grands ouverts d'Allah s'ils touchent à un cheveu de ma sœur, ajouta Bill.

En voyant le sourire sinistre et menaçant qui s'était dessiné sur ses lèvres, Frank marqua un temps d'arrêt.

Les gens trouvaient souvent qu'il faisait peur avec son tempérament impétueux, mais le calme avec lequel Bill évoquait l'idée de tuer les pirates juste après son discours compatissant sur le traitement injuste dont ils avaient été victimes ? Ça, c'était à vous glacer le sang !

C'était la différence entre tenir une grenade dégoupillée au creux de la main et marcher sur un sac de détritrus au bord de la route à Kandahar. La première allait exploser, aucun doute là-dessus, donc on la balançait aussi loin que possible avant que ça pète. Le second paraissait complètement inoffensif jusqu'au moment où il vous réduisait brusquement en charpie sanguinolente.

Pour tout dire, Frank était heureux que ce bon vieux Billy soit de *son* côté.

— Et toi ? demanda-t-il en se tournant vers Angel. T'as un problème avec le fait de tuer de pauvres pirates somaliens si on doit en arriver là ?

Le mystérieux Israélien haussa un sourcil parfaitement dessiné.

— Pas le moindre.

Bien. Au moins il pouvait compter...

À cet instant, la porte de la salle de briefing s'ouvrit à la volée et le commandant John L. Patterson entra dans la pièce.

— Pourquoi tu continues à écrire ces petits mots ? demanda Eve.

Becky referma son carnet à spirales et glissa son feutre entre les anneaux de la reliure. Puis elle tendit le cou pour s'assurer que Willy le Borgne n'était pas dans les parages.

— Parce que, dit-elle, les drones de surveillance qui passent au-dessus de nos têtes ont des caméras incroyablement précises. Je fais simplement savoir aux gars ce qui se passe, pour qu'ils soient le mieux informés possible. Je ne veux pas que Billy et les autres s'inquiètent trop.

Eve pencha la tête en arrière pour contempler la voûte uniformément bleue du ciel. Puis elle glissa un coup d'œil sceptique à sa compagne d'infortune.

Jusqu'à ce matin-là, quand Willy le Borgne l'avait jetée à terre à côté d'Eve, les deux femmes avaient été séquestrées aux extrémités opposées du pont. Ce qui tenait sans doute au fait que, moins de six heures après leur capture, Becky avait non seulement tenté de saboter les moteurs du *Serendipity* mais également glissé de la mort-aux-rats dans la nourriture des pirates. Les Somaliens avaient de toute évidence jugé préférable de les tenir séparées afin qu'elle ne sollicite pas l'aide d'Eve pour une nouvelle tentative d'évasion.

— Heu, je... je ne vois aucun drone de surveillance, commenta Eve.

L'expression de son visage fatigué indiquait clairement sa conviction que le soleil de l'océan Indien avait fini par cuire la cervelle de Becky pour lui donner la consistance caoutchouteuse de crevettes trop cuites.

Becky ne put que sourire. Pauvre Eve. Les événements des six derniers jours auraient secoué

n'importe qui, mais pour quelqu'un ayant connu l'existence protégée et bichonnée d'Eve, cela avait dû être proprement terrifiant.

— Il est parti depuis longtemps, expliqua-t-elle calmement.

Elle espérait faire passer dans sa voix suffisamment d'assurance pour regonfler le courage vacillant d'Eve.

— D'après mes estimations, il passe toutes les trois ou quatre heures. Et il ne reste visible qu'environ soixante secondes.

Eve déglutit plusieurs fois de suite, les yeux de nouveau tournés vers le ciel.

— Je n'ai rien vu voler au-dessus de nous.

— Ils ne sont pas visibles à moins de savoir précisément ce qu'on cherche. Ils volent tellement haut que ta seule chance d'en apercevoir un, c'est quand un rayon de soleil tape sur le fuselage. Ça le fait briller comme une petite étoile en plein jour.

— Ah... murmura Eve.

Elle reposa son menton sur ses genoux repliés, les bras serrés autour de ses jambes comme pour se faire toute petite. Voire disparaître complètement.

— Tu ne me crois pas ? demanda Becky avec un regard acéré.

— C'est pas ça... répondit Eve sur un ton conciliant.

Elle passa un bras réconfortant sur les épaules de Becky.

— Ah ouais, tu ne me crois pas !

Avec un rire incrédule, Becky fit claquer sa paume sur sa cuisse, délogeant le bras d'Eve au passage.

Ce n'était pas plus mal. Ni l'une ni l'autre ne s'étaient douchées depuis presque une semaine, ce qui voulait dire que ni l'une ni l'autre ne sentaient la

rose. Qu'est-ce qu'elle n'aurait pas donné pour une savonnette Dove et un bon déodorant en stick. Et pendant qu'elle en était à souhaiter des trucs qu'elle ne pouvait pas avoir, elle aurait volontiers demandé un bon gros burger de chez *Bull & Bear* accompagné d'une double portion d'oignons frits.

À son retour, elle ne pourrait plus voir le moindre poisson en peinture et encore moins dans son assiette.

— Tu dois quand même admettre que c'est un peu tiré par les cheveux, répondit Eve. S'il y avait vraiment des drones en train de nous prendre en photo, tu ne crois pas que le petit chef des pirates le saurait et t'interdirait d'écrire tes messages ?

— Il s'appelle Ghedi. Et il ne sait pas lire, expliqua Becky. Je lui ai fait croire que je prenais des notes pour le roman que j'écrirai une fois que nos familles auront payé la rançon. Il est super-enthousiaste à l'idée d'apparaître dans un livre américain. Je lui ai dit que j'appellerai son personnage Willy le Borgne.

Elle agita les sourcils avec un grand sourire complice. Eve la regarda sans rien dire, et Becky ne put que rire de l'ignorance crasse de son amie en matière de culture populaire.

— Crois-moi, Ghedi ne sait pas qu'on nous observe. Le pauvre mec n'est sans doute même pas au courant qu'une telle technologie existe.

— Tu crois ? Bon...

Eve ne termina pas sa phrase et Becky décida qu'il était temps de lui dire la vérité. Elle n'allait pas tarder à la découvrir, de toute façon, quand les mecs de Black Knights Inc. débarqueraient pour leur porter secours. Car c'était bel et bien ce qu'ils allaient faire. Aucun doute là-dessus.



10912

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 20 octobre 2014

Dépôt légal : octobre 2014
EAN 9782290074114
L21EPSN001087N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion